

Méli Mélo Molière de Jean-Baptiste Poquelin

1 - Le Médecin malgré lui : Acte I, scène 1

Époux irascible, **Sganarelle** brutalise sa femme, **Martine**. Comme les domestiques de **Géronte** sont à la recherche d'un médecin capable de guérir **Lucinde**, la fille de leur maître, devenue subitement muette, **Martine**, pour se venger, leur confie que **Sganarelle** est un médecin réputé dont la singularité est de ne consentir à soigner ses malades que si on l'y contraint à coups de bâtons. À l'issue de ce traitement, **Sganarelle** consent à examiner **Lucinde**. La drôlerie de ses propos (qui satirisent la médecine) fait éclater de rire la jeune fille qui recouvre au même instant la parole. Elle épousera **Léandre**, car l'opposition à cette union était l'unique cause de sa feinte infirmité.

La pièce reprend le thème d'un fabliau où la nourrice Jacqueline donne ce conseil : « *La meilleure médeçaine que l'an pourrait bailler à votre fille ce serait selon moi, un biau et bon mari, pour qui elle eût de l'amiqué* ».

2 - Les Femmes savantes : Acte II, scènes 5, 6, 7 ; Acte III, scène 2

Bourgeoise autoritaire et pédante, entichée de science au point d'en perdre le sens commun, **Philaminte**, appuyée par les prétentions au savoir de sa belle-sœur, **Bélise**, une folle romantique, et de sa fille aînée, **Armande**, qui a préféré la philosophie à la cour que lui faisait **Clitandre**, impose sa loi à **Chrysale**, son époux, esprit borné et âme prosaïque qu'irritent ces prétentions. L'autre fille, la jeune **Henriette**, qui fait preuve d'une fine intelligence, réprouve les artifices du pédantisme et préfère une vie plus terre-à-terre de femme mariée au sage **Clitandre**. Mais sa mère, aveuglée par son admiration pour le rimailleur vaniteux et ridicule qu'est **Trissotin**, veut le lui faire épouser, jusqu'à ce que la cupidité de celui-ci soit révélée grâce à un stratagème.

Acte II, Scène 5 : La servante **Martine** annonce à Chrysale qu'on la chasse pour une malheureuse faute de langage. **Scène 6** : **Philaminte** explique la faute commise par la servante. **Scène 7** : **Chrysale** en colère reproche leur conduite à sa femme et à sa sœur. **Acte III, Scène 2** : **Trissotin** se ridiculise en disant un sonnet.

Dans cette pièce, Molière procédait à une attaque en règle de la préciosité et du pédantisme.

La préciosité : C'était la résurgence, au début du XVIIe siècle, d'une éternelle revendication des femmes qui demandent que les hommes respectent les valeurs féminines, qu'ils leur accordent du prix, qu'elles soient précieuses à leurs yeux, qu'ils se montrent attentionnés, délicats, qu'il fassent preuve de galanterie, de politesse, de raffinement. Parmi elles, écrivaine d'immense réputation et faisant salon, Madeleine de Scudéry, fût prise pour cible dans cette pièce.

Le pédantisme : Molière, pour répondre à des contradicteurs ou à des offenseurs, se servait de son théâtre comme d'une tribune de presse. En écrivant "*Les Femmes savantes*", il se vengeait de l'abbé Cotin. Cotin était un homme important : aumônier du roi, mais aussi poète précieux et pédant, portant perruque blonde bien frisée, reçu à bras ouverts dans de nombreux cercles de Précieuses. Cependant, il était d'humeur hargneuse et ne supportait pas la critique ; il répondait à la contradiction par l'injure et ses critiques répétées contre les auteurs dramatiques dépassaient de loin le ton de la polémique littéraire.

Mais Molière avait l'humeur vive, explosive même, et il sut mettre les rieurs de son côté par la méchanceté de son attaque. Le madrigal de Trissotin est tiré des œuvres de Cotin et le comédien qui interprétait le rôle portait le costume de l'abbé Cotin. En clouant au pilori du ridicule le bel esprit Trissotin, qui discourt en vers et en latin, appelé à l'origine Tricotin (Trissotin est moins direct mais plus significatif car il veut dire triple sot), Molière croyait seulement défendre le théâtre et la liberté de pensée, en même temps qu'il amusait son public, mais à cause de lui, Cotin passa ainsi à la postérité.

Cependant, c'était peut-être de lui que Molière se moquait, lui qui, après avoir surveillé l'éducation de la toute jeune Armande Béjart, eut la faiblesse d'en faire sa femme, la voyait s'égarer dans la galanterie, les belles manières, la préciosité, le pédantisme, tout l'artificial de la vie mondaine et devait constater l'échec de son mariage.

3 - L'Avare : Acte IV, scène 7

Bourgeois riche et avare, **Harpagon** impose à ses domestiques et à ses propres enfants des conditions d'existence indignes. Mauvais maître et mauvais père, il est aussi amoureux, mais cherche à épouser à moindres frais la jeune **Mariane**. Sa fureur éclate quand il découvre un rival en son fils, **Cléante**. Habilement machiné par son valet **La Flèche**, le vol d'une cassette de dix mille écus déclenche chez **Harpagon** un véritable accès de folie.

Molière se moqua de l'avare endiablé, donnant dans la farce en usant des procédés millénaires que sont les grimaces et les coups de bâton. Il s'inspira de « *L'Aululaire* » du dramaturge latin Plaute (vers -190) où le vieux paysan Euclion a perdu la marmite, remplie d'or qu'il avait trouvée dans sa demeure ; le monologue de l'avare volé est très près de l'original latin. On y trouve le nom « Harpagones » et le verbe « harpagare ». Avare lui-même, Molière fut rattrapé malgré lui par ses gouffres intimes, se voyant reprocher à sa jeune femme, Armande, ses dépenses, se voyant ressembler à son père, se moquant de son père, de lui-même et de tous les barbons.

4 - Le Malade imaginaire : Acte I, scènes 1 à 5 ; Acte II, scène 5 ; Acte III, scènes 4, 5

En dépit d'une santé robuste, **Argan** est un hypocondriaque qui est persuadé qu'il est gravement malade. Il réclame les soins et l'attention de tous. Son tourment, bien réel, le fait recourir aux avis des médecins et des apothicaires, qui, prompts à la prescription, trouvent en lui « *une bonne vache à lait* » et lui font dépenser une fortune en traitements aussi nombreux qu'inefficaces. Le même désir d'être tenu pour souffrant le fait s'abandonner comme un enfant aux soins de **Béline**, sa seconde femme, hypocrite et intéressée. Pour se rassurer, il veut même donner pour époux à son aînée, **Angélique**, **Thomas Diafoirus**, jeune médecin et fils de médecin ridicule. Mais, amoureuse de **Cléante**, la jeune fille fait tout, avec la complicité de **Toinette**, la servante, pour refuser ce benêt qu'on veut lui imposer, et épouser celui qu'elle aime. Elle y parviendra grâce à une ruse de **Toinette** qui contribue à démasquer **Béline**.

Molière se livre à une satire de la médecine et s'en prend à tout ce qui exerce du pouvoir sans contrôle, qui jouit de l'impunité, qui se réduit à une superstition dont profitent des charlatans, qui est une science imaginaire. La médecine du temps n'était qu'ignorance, incertitudes, contradictions, soumission au principe d'autorité (à la rhétorique aristotélicienne par **Thomas Diafoirus**), pédanterie (le recours mécanique et sot au latin), appât du gain. Le diagnostic se fait sans auscultation, en privilégiant l'interrogatoire du malade et l'examen des excréments. La thérapeutique est principalement constituée de saignées, de lavements (qui provoquent la diarrhée, d'où le nom des **Diafoirus** : ils font foirer leurs patients) et de purgatifs (d'où le nom de l'un des médecins : **Purgon**), la dissection, le raisonnement médical.

La pièce nous fait entrevoir la maladie même de Molière. Aurait-il été lui-même hypocondriaque, comme le prétendait la pièce « *Élomire hypocondre* »? Argan est-il une caricature du malade Molière? En fait, il était réellement malade, atteint de tuberculose. Quand il écrit la pièce, il se sait déjà condamné. Il lance un défi à l'angoisse, à la mort qui rôde entre chaque ligne, mais pour rire puisque c'est une comédie. La légende veut que Molière soit mort en scène à la fin de la quatrième représentation. En fait, ce soir-là, il est bien mort, mais chez lui, presque seul sans sa femme dont on dit qu'elle était sa propre fille.

5 - Les Précieuses ridicules : Acte I, scènes 4, 5, 6

Gorgibus, bon bourgeois de province installé à Paris, voudrait donner en mariage sa fille, **Magdelon**, et sa nièce, **Cathos**, à deux honnêtes gentilshommes, **La Grange** et **Du Croisy**. Mais les jeunes filles, fraîchement arrivées de leur province et dont l'esprit a été gâté par la lecture de romans précieux, ont réservé aux jeunes gens un accueil si dédaigneux qu'ils décident d'en tirer vengeance. Ils donnent instruction à leurs valets, **Mascarille** et **Jodelet**, rusés compères avertis des extravagances de la mode, de se présenter chez les précieuses en se faisant passer pour un marquis et un vicomte. Les valets s'exécutent et les jeunes filles se laissent séduire. C'est au moment où commence le bal que les maîtres surviennent et mettent fin à la cruelle plaisanterie.

La pièce est comique, exploitant d'abord le thème des provinciaux opposés aux Parisiens : **Gorgibus** et sa famille arrivent de province et louent un petit hôtel particulier à Paris ; ce sont de petits provinciaux, de petits bourgeois, des presque paysans ; obnubilé par la grande ville, **Gorgibus** vient marier sa fille et sa nièce, peut-être comme d'autres venaient vendre leurs poules, leurs cochons ou leurs légumes. Il y a dans la pièce une ambivalence qui fait tout le charme de la comédie : **Cathos** et **Magdelon**, les deux pimbêches, sont-elles plutôt précieuses ou bien plutôt ridicules? Molière, marchant comme toujours sur un fil, ne s'en prenait pas à la préciosité en général. La préciosité dont il parle, c'est la grotesque outrance des « *pecques provinciales* » qui étaient trop précieuses, qui tombaient dans le maniérisme langagier, le mauvais goût, l'extravagance, l'affectation, l'exhibitionnisme. Il avait vu en province cette dégradation de la préciosité vers de plus en plus d'affectation et de moins en moins de profondeur. Si, pour lui comme pour bien de ses contemporains, les précieuses parisiennes étaient acceptables, il épingla donc leur imitation provinciale dans cette satire.

6 - L'Amour médecin : Acte I, scènes 2 à 6 ; Acte II ; Acte III scènes 1, 2

Sganarelle est un père égoïste qui ne veut pas perdre une bonne part de sa fortune en mariant sa fille unique, **Lucinde**. Mais elle tombe amoureuse de **Clitandre**. Avec l'aide de l'astucieuse servante **Lisette**, ils font croire à une maladie de **Lucinde** dont la seule guérison possible serait son mariage avec **Clitandre**. Mais **Sganarelle**, ne voulant rien entendre, fait venir une cohorte de médecins qui sont ridiculisés, étant plus ignares et plus barbares les uns que les autres. Parmi eux se glisse le jeune homme. Ainsi est abusé **Sganarelle** à qui **Lisette** réussit à faire signer ce qui s'avère être le contrat de mariage de sa fille.

Cette intrigue, vieille comme le théâtre, où un couple de jeunes amoureux berne le père qui ne veut pas que sa fille épouse l'homme qu'elle aime car lui ne l'aime pas, question de rang et de dot, était bien éculée. Cependant, Molière y apposa sa griffe par sa violente satire des médecins de la cour. Il avait en vue des médecins célèbres : **Des Fonandrès** (tueur d'hommes) serait Des Fougères, homme de grande réputation ; **Bahys** (celui qui jappe, qui aboie) serait Esprit, premier médecin de Monsieur, frère unique du Roi ; **Macroton** aurait pour modèle Guénaut, médecin de la reine ; **Tomès** (le saigneur) serait d'Aquin, un des médecins du roi ; enfin **Filerin** (ami de la discorde) serait Yvelin, premier médecin de Madame.

7 - L'École des femmes : Acte III, scène 2

Fort de l'expérience qui fait craindre aux maris d'être faits cocus, rêvant d'une femme fidèle et soumise à ses volontés, **Arnolphe** a choisi autrefois, à la campagne, une fillette et l'a formée selon sa « *méthode* » qui doit la maintenir dans la voie de la vertu, dans l'ignorance et loin de tout regard masculin. **Agnès** a maintenant dix-sept ans et son tuteur la tient jalousement enfermée. **Agnès** avoue ingénument à **Arnolphe** sa tendresse pour **Horace**, mais le tuteur jaloux lui présente cet amour hors du mariage comme un crime et lui enjoint de chasser le jeune homme. Elle obéit, et, pour la préparer à l'épouser, **Arnolphe** lui fait lire les rébarbatives « *Maximes du mariage* ».